

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 14 (1876)
Heft: 18

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183766>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

à la chopine de limonade ou à la théière, ayant pour principe de ne pas boire de vin ; cela nuit aux prix, dit-il. Ce monsieur-là ne fera jamais l'affaire des cantiniers.

Plus loin, c'est un bon gros confédéré qui, suivant la pittoresque expression vaudoise, *se lèche les pottes*, et hume avec délices l'Yvorne.

Le brave homme ne boit que ça, c'est du reste pourquoi il est venu.

Un excellent orchestre, des chanteurs, font entendre tour à tour leurs productions harmonieuses, auxquelles succèdent les discours en allemand, en italien, en français, si bien que l'on se croirait à la Tour de Babel.

De ce grand désordre sort une chose qui déborde de tous les cœurs et se dévoile gigantesque, sublime à tous les yeux : l'amour de la patrie et de la liberté. Les mains se serrent, les cœurs battent à l'unisson et l'on oublie vite les luttes qui divisent et les préoccupations qui refroidissent le patriotisme.

Cependant, il est grand temps d'aller au stand. Les habiles y sont déjà ; nous, les profanes, c'est à peine si nous pouvons nous échapper de la brasserie qui se cache sous les verts ombrages du bois de Beaulieu, en face du panorama admirable du lac et des Alpes.

Si c'était un grand malheur que de tomber dans une cantine, nous en aurions eu de Beaulieu au stand, mais le moyen de résister aux bouteilles qui, comme des syrènes, ne cessent de vous séduire par leurs contours enchanteurs.

Toutefois, nous arrivons au stand que nous prenons en défilade ; les 180 cibles se dressent de l'autre côté du ravin au bord duquel il est bâti.

Ici, c'est un bruit qui ne doit avoir de pareil qu'à la guerre, un bruit d'enfer, un brouhaha à n'y pas tenir. Près d'une porte, un bon vieux tireur est aux prises avec un des membres du comité.

— Il n'y a pas moyen !

— C'est pourtant comme je vous dis.

— Allons donc, c'est pas à un vieux de la vieille qu'il faut faire avaler celle-là ! Ma carabine plus rien bonne ! *Hé le diable t'énlève ti pas !*

— Le règlement proscrit les armes à guidon couvert et à 4 balanciers.

— Comme ça, moi qui suis un des vieux, je ne pourrai pas tirer ? Tonnerre !

— Si fait, mais avec une arme réglementaire, un Vetterli, un Peabody.

— Du propre que votre Vetterli, un fusil qui n'y a plus besoin de charger ! Comment, monsieur, à mon âge, il faudra changer, ne plus rien avoir ma vieille carabine. Elle en a déjà décroché des cartons, même ment qu'en 36...

— Oui, oui ; au revoir.

Mais la faim se fait sentir et le canon vient avertir le tireur que la soupe est servie. On descend de nouveau à la cantine où un banquet splendide est servi avec un soin et une célérité admirables.

Puis viennent, en guise de digestifs, les discours. On n'entend rien... mais c'est très beau.

Le vin coule à flot, beaucoup se disent : bah ! on ne s'amuse pas mal ici, restons-y ; et l'on reste jusqu'au soir, d'aucuns jusqu'au lendemain ; d'attentifs cochers surveillent leurs gens, supputent leur degré de saturation, les prennent, les encaquent, et en route pour l'hôtel.

Vous êtes bien heureux, vous, qui possédez un logis assuré ; combien n'y en a-t-il pas que les soins assidus du comité des logements n'ont pu atteindre, et qui dorment à la belle étoile.

Vers trois heures du matin, averse !...

Voilà pour un jour ; le lendemain à six heures, tout recommence ; le tireur paresseux, tiré de sa somnolence par le canon matinal, se lève, consulte sa main que la jolie débauche de la veille fait vaciller comme une feuille de peuplier tremble.

« Diantre, dit-il, faudra se soigner, sinon, adieu les prix... et c'est tous les jours de même. »

Toutefois, d'autres plus sages ont déjà fait leurs cent cartons ; leurs noms, proclamés par les cent bouches de la renommée, retentissent partout ; ils sont du reste portés en triomphe, tour à tour sur la place de fête.

Un tel a fait une série consécutive de vingt cartons ; par contre, un autre a toujours eu des conivences avec les champs de pommes de terre ; celui-ci pourrait bien être le roi ; celui-là ne s'en éloigne pas beaucoup, etc., ainsi de suite jusqu'au jour de la distribution des prix où tout s'arrange, s'explique, se décide.

Le roi et les heureux sont portés en triomphe au son de la musique, et vont dans de nombreuses libations endormir leur gloire et rêver à d'autres lauriers.

Puis le coup de canon d'adieu retentit ; chacun, le cœur joyeux, se dit au revoir, l'on part, et la fête finit là.

Lausanne rentre dans sa laborieuse et tranquille vie. Seulement, comme la demoiselle qui revient du bal, elle a un brin mal au cœur. L. V.

La *Revue militaire suisse* publie, dans son dernier numéro une circulaire de la *Section technique de l'administration du matériel de guerre* aux directions militaires cantonales. Nous ne pouvons résister au désir d'emprunter à ce document le passage qu'on va lire et qui constitue un des plus beaux échantillons de français fédéral qui nous soit tombé sous la main.

Si la centralisation vient à exercer sur la langue française une influence aussi considérable que celle qu'elle exerce au point de vue politique et administratif, nous laisserons, en fait de littérature, un joli gâchis à nos neveux.

Voici ce passage que nous reproduisons textuellement :

« L'intérêt de l'armement exige incontestablement que les armes remises pour réparations soient rapportées de nouveau à un état qui permet, sous tous les égards, de pouvoir s'en servir, et de plus, que les diverses réparations soient opérées en même

temps. Considérant que toujours, s'il y aura à mettre des pièces de rechange, cela entraînera assurément de certaines corrections, c'est déjà pourquoi il est impossible de consentir au désir exprimé par quelques intendants d'arsenaux cantonaux et ci-dessus indiqués.

» Enfin, il doit paraître inadmissible de vouloir faire exécuter une partie des réparations par la fabrique d'armes et soumettre ensuite les mêmes armes à une nouvelle réparation dans les cantons.

» Appuyé sur ces réflexions, le département militaire nous a transmis les indications suivantes :

» 1^o La fabrique fédérale d'armes est à instruire, qu'elle n'aura à délivrer les armes qui lui ont été assignées pour être réparées qu'après les avoir ramenées en un état complètement capable de service.

» Il est bien entendu qu'on n'en occasionnera que les frais qui sont strictement nécessaires pour atteindre le but désigné.

» 2^o La fabrique d'armes dressera ses comptes pour frais de réparations, de manière qu'il est facile d'en pouvoir déduire les frais pour chaque arme séparément, afin de rendre possible aux commettants de pouvoir répartir les frais aux porteurs respectifs.

» Les autorités militaires cantonales, ainsi que la section administrative, la dernière pour en aviser les contrôleurs d'armes des divisions, sont à informer de ces indications pour pouvoir s'y introduire.

» En vous donnant connaissance par la présente de ces indications qui nous ont été adressées, ainsi que des considérations qui les ont provoquées, nous profitons de l'occasion pour vous assurer de notre parfaite considération. »

Est-ce que Littré n'en prendrait pas la jaunisse !

Lè comunà d'âo Grand Conseil.

Ah bin ! ne sein frais dein lo canton dè Vaud ! Ariâ-vo cru que iavâi dâi comunà pè lo grand conset ? Eh bin ! ien a, que l'est dâi conseillé dè pè lo distri d'Etsalleins, à cein que m'a djurâ on bon Vaudois dè pè Malapalud.

A l'abbâyi dè Polhi-Petet, l'ont fé dâi bio discou pè lo banquiet, que ia z'u quie dâi crâno citoyens qu'ont adrâi bin dévezâ. Mâ quand lo conseillé est montâ su la trâblia, tsacon sè redzoïessâi dè l'oûrè po cein que dâi savâi menâ lo mor. Mâ ein après, quand bin ien a que criâvon : bravo ! m'n'ami dè Malapalud étai furieu. « Emaginâ-vo vai, » que m'a de, « que cllia canaille, que yé vôtâ por li, Dieu mè » perdenâ, l'est dè cllia ternacionale, l'est on comunâ et pi paraît lè z'autro assebin, kâ l'a z'u » lo toupet dè deré : » Chers concitoyens ! ayez confiance en vos représentants, car nous voulons le bien du peuple ! « Eh bregands ! comunistes ! va ! » avoué lâo bin dâo peuple ! Que lâi vignon vâi ! » m'écrasâi se ne lâo foto pas on coup dè fusi se » l'ont lo malheu d'abordâ per tsi no, et devant dè » lâo bailli mon bin, y'améré mi mè vairè eccliafâ ! »

Dâi tserottons dè pè Monlavela menâvon dâo bou pè Mordze ; l'ein aviont dou moulo. Quand l'euron détserdzî, lo monsu que l'avâi atsetâ, lâo z'allâ teri demi-pot âo bossaton et quand l'euron fifâ, lâo dese : lo trovâ-vo bon ?

— Oh ! adrâi bon, que desiron, l'est bin damadzo qu'on aussè pas dâi cous asse longs que n'hâta dè raté, po lo cheintrè pe grand teimps !

Le *Moniteur de l'Ain*, publie ce petit bijou de fable, signé : J.-M. VILLEFRANCHE.

L'ombrelle et le parapluie.

L'ombrelle, quand le temps est beau,

Sort pimpante de son fourreau,

Prête à vous tenir compagnie ;

Mais que le ciel devienne noir :

Bonsoir !

Plus d'ombrelle... Paraît alors le parapluie ;

Il vient subir pour nous l'eau, la grêle, le vent ;

C'est l'ami véritable. Hélas ! mais trop souvent

Dans nos amitiés les plus belles

Que trouve-t-on ? Des amitiés d'ombrelles.

On attribue à Roger de Beauvoir cette spirituelle répartie :

Cet homme de lettres avait été quelque peu persécuté par les huissiers, et il avait gardé à ces honorables fonctionnaires une invincible antipathie.

Il affectait même de dire, quand il venait à parler d'eux : *lè huissiers*.

— Pourquoi, lui demanda, un jour Gozlan, ne dites-vous comme tout le monde *les huissiers*.

— Dire *les-z-huissiers*, jamais ! s'écria-t-il avec un geste d'horreur. Jamais de liaison avec ces gens-là !

Dans un discours prononcé par Victor Hugo en faveur d'une délégation d'ouvriers français à la grande exposition de Philadelphie, on remarque ce passage à la fois si beau et si frappant de vérité :

«... L'Histoire, par moments, semble pleine de » ténèbres. On dirait que le vieil effort du mal contre » le bien va réussir. Les hommes du passé, ceux » qu'on appelle les maîtres du monde, et qui ne » sont pas même maîtres de leur berceau ni de leur » tombeau, les hommes du passé font un travail » terrible. Pendant que nous tâchons de créer la » vie, ils font la guerre, c'est-à-dire ils font la mort. » Faire la mort, quelle sombre folie ! Les hommes » régnants, si différents des hommes pensants, travail- » lent pendant que nous travaillons. Ils ont leur fécon- » dité à eux, qui est la destruction ; ils ont eux aussi » leurs inventions, leurs perfectionnements, leurs » découvertes ; ils inventent, quoi ? le canon Krupp ; » ils perfectionnent, quoi ? la mitrailleuse ; ils décou- » vrent, quoi ? le Syllabus. Ils ont pour épée la force » et pour cuirasse l'ignorance ; ils tournent dans le » cercle vicieux des batailles ; ils cherchent la pierre » philosophale de l'armement invincible et définitif ;